

Interstellar.



De Christopher Nolan.

Malgré sa longueur, ce film se regarde à bout de souffle. Qu'est-ce qui marche si bien ? Ce n'est pas une science fiction complètement onirique telle Star War ou Les gardiens de la Galaxie. Nous sommes dans un monde similaire au notre, fonctionnant sur notre rationalité et ce que nous savons de l'univers, des étoiles, des planètes et des voyages spatiaux. Non, on ne peut pas se transporter comme ça dans une autre galaxie. Même si l'humanité est en train de crever. La motivation ne suffit pas. Les distances ne sont pas à la mesure de l'homme, sauf si on prend à la lettre l'hypothèse des trous de ver qui n'est, de nos jours, qu'une hypothèse.

Une séquence du film l'explique fort simplement : l'un des astronautes trace une ligne sur une feuille de papier, allant d'un bord à l'autre. Si la distance est trop longue on fait quoi ? On plie la feuille de papier pour faire coïncider un bord et l'autre. Ce qui était distant de 29,7 cm se retrouve collé au point de départ. On suppose que les trous noirs pourraient être aussi des trous de ver, au sens où toute cette matière accumulée dans un espace aussi étroit pourrait bien exploser à un autre endroit de l'univers, donnant par exemple naissance à une étoile dite naine blanche. Ceci part du principe que le temps pourrait être aussi une dimension matérielle... par exemple pour des êtres qui vivraient dans un espace à 5 dimensions.

Bref, ces hypothèses, de nos jours énoncées par certains astrophysiciens, le film les tient pour vraies.

Voilà pour le cadre, qui nous aide dans l'identification aux personnages, puisque leur monde est quasi le notre... et ils vont nous transporter dans un autre monde, si

exotique que personne n'a encore pu l'imaginer. Facile de se laisser transporter avec eux.

Je prends le parti d'assimiler cet autre monde à l'inconscient. Car c'est ainsi qu'un auteur peut imaginer l'inimaginable : il lui suffit de faire confiance à ce qu'il a en lui. Sans forcément savoir lui-même que c'est de cela qu'il parle.

Je parlais d'un monde qui nous est familier. C'est vrai aussi dans le domaine des sentiments. Sur quoi repose la trame psychologique ? Sur l'amour d'un père (Cooper) et d'une fille, alors que la mère est morte. Pas difficile non plus de se reconnaître dans cette situation, même si ce qu'on a vécu, c'est surtout l'amour mère-fils. De toute façon, les deux brins se croisent toujours pour tisser une toile complexe et d'apparences très diverses.



La fille est habilement dénommée Murphy, nom également donné à une loi qui s'énonce ainsi : « Tout ce qui peut mal tourner va mal tourner ». Le frère aîné de Murphy ne manque pas de rappeler cette loi à chaque désastre domestique, en l'imputant, même à tort, à la gamine. Il est vrai que, pour lui, l'arrivée d'une petite sœur a déjà été un désastre, comme pour n'importe quel aîné dans n'importe quelle famille. Murphy elle-même, du fait de son prénom, se pose des questions sur sa destinée. Prenons un peu de recul. La question ici posée est celle de la croyance en la loi de Murphy, qui n'a évidemment rien de scientifique. Ça nous renvoie à toutes les croyances que nous pouvons avoir sur la détermination que nous imposent noms, prénoms et oracles à notre sujet. Autrement dit, il s'agit de la question d'Œdipe. Un oracle a énoncé que ça allait mal tourner : qu'il allait tuer son père et coucher avec sa mère. Et ça tourne mal en effet. Mais pourquoi ? Parce que ses parents ont crus en l'oracle. Ils pensent que la destinée est tracée et pour l'éviter, ils commanditent le meurtre de leur enfant. La croyance, tel est le problème !

Dans « Interstellar », un oracle vient aussi dire quelque chose de l'avenir. Mais, tenant compte des hypothèses astrophysiques accréditées, cela devient : une information venant *réellement* de l'avenir. Rien de tel pour étayer une croyance. Bien sûr les scénaristes sont habiles et ils ne nous fourguent pas le matos comme ça. Murphy entend des bruits bizarres dans sa bibliothèque. Elle appelle ça « le fantôme ». Avec un léger correctif, pour nous, cela va s'entendre : « le fantasme », même s'il va s'avérer, pour la logique interne du film, conforme à la réalité. Avec une référence, cela va s'entendre comme le fantôme d'Hamlet. L'ouvrage s'ouvre d'ailleurs sur un débat entre père et fille, le scientifique et la mystique. Il lui dit : « il y a un phénomène, peut-être bien : alors observe, note, où, quand, comment, précisément. Et on en reparle ». Murphy accepte évidemment une telle proposition qui concilie phénomène paranormal et méthode scientifique.

Et, après une tempête de sable, coutumière en ce monde apocalyptique, (quand même, l'humanité a quelques difficultés, là), le père doit bien convenir que, si le sable accumulé dans la chambre de sa fille a pris la forme d'un code barre, avec des traits épais et des traits fins ce n'est pas tout à fait naturel. Il y a là un message. Effectivement il s'agit de morse, et le décryptage est vite accompli. Ce sera le départ de l'histoire, comme l'oracle pour Œdipe.

Le code barre donnait les coordonnées géographiques d'un centre spatial de la NASA, ignoré de tous. Le Professeur Brand y anime un projet d'exploration spatiale d'une autre galaxie, car les recherches connexes montrent qu'il n'y a plus d'espoir pour les hommes sur la terre. Les tempêtes de sable et le mildiou ont raison des récoltes les unes après les autres. Il faut trouver de toute urgence un autre havre pour l'espèce. Impossible ? Justement, non, car un trou de ver s'est ouvert il y a quelques années à côté de Saturne. Les chercheurs sont persuadés que ce n'est pas par hasard. L'arrivée de Cooper semble aller dans leur sens : s'il y a eu message, c'est qu'« ils » l'ont appelé. « Ils » ? Peut-être bien des extraterrestres qui chercheraient à aider l'humanité en perdition. Mais des êtres qui évolueraient dans un plus grand nombre de dimensions que les nôtres, puisqu'ils sont capables de manipuler l'espace-temps... par exemple en ayant créé ce trou de ver à notre usage.

Je comprends donc que, dès qu'il y a message et plus particulièrement message crypté, et plus particulièrement encore « message dans le ciel » (le trou de ver), les hommes ne peuvent pas imaginer autre chose qu'un dieu. Bien sûr, ils l'imaginent avec leur mentalité de maintenant, pétrie d'astrophysique, et donc, dieu prend cette autre forme de l'extra terrestre très évolué. Il n'est pas castré comme nous, pauvres humains : il dispose de dimensions supplémentaires !

Et c'est là l'extraordinaire retournement du film, sur la fin, lorsque Cooper va comprendre qu'il était lui-même l'auteur des messages destinés à sa fille. Par raisonnement récurrent, je suppose, il comprend que les messages des extra-terrestres n'étaient rien d'autre que les messages des humains. Ainsi la pliure de l'espace aura surtout été une pliure dans le temps, rapprochant un passé et un futur dans un même lieu, la chambre de Murphy. Dans celle-ci, la bibliothèque sera le lieu séparant le père de l'espace et la fille terrestre. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il s'agit du savoir ? Exactement comme dans l'histoire d'Oedipe, c'est le savoir qui permet à Œdipe de vaincre le Sphinx, mais ... à son insu, par la même occasion, c'est ce qui lui donne les moyens de réaliser l'inceste. Le savoir permet à l'homme d'explorer l'univers et même ici de se déplacer dans l'espace-temps. L'épaisseur des livres, donc du savoir, n'est qu'un fragile rempart devant l'immensité de l'amour qui unit ce père et sa fille... au point de transgresser la loi du temps qui passe. J'entends cette transgression comme une figure de l'inceste.

Au moment du visionnage du film, pris dans l'action, je ne pouvais me départir d'un certain malaise. Moi-même père d'une fille, je trouvais cet amour-là, sur l'écran, admirable, mais quand même, ils en faisaient des tonnes, le père comme la fille. Cette insistance de la fille à empêcher son père de partir, alors que l'avenir de l'humanité est en jeu (eh oui, il part pour sauver l'humanité, quand même !)... Cette fixette du père sur sa promesse de rentrer bientôt, le plus souvent en dépit de l'évidence et au mépris de sa mission (ça prend quand même du temps les voyages interstellaires, même via les trous de ver)... tout cela met leur amour au premier plan, malgré l'enjeu collatéral énorme, et malgré l'autre enfant, le garçon, laissé quelque peu en dehors du compte, d'où une certaine amertume de sa part, que l'on comprend bien.

Le message des « dieux » extra-terrestres va s'avérer être une missive du père à sa fille. Seuls les dieux peuvent transgresser les lois de l'espace temps, ici mises en métaphore de la loi d'interdit de l'inceste. Dans le prologue, le père ne s'intéresse qu'aux coordonnées géographiques qu'il a déchiffrées, tandis que sa fille tente d'attirer son attention sur l'autre partie du message, qui dit « reste ». Ce qu'elle ne va pas cesser de lui dire avec force, jusqu'à son départ. Inversion des données habituelles : si les pères partent, souvent, ce sont les enfants qui, toujours, partent de la maison, tandis que les mères auraient tendance à leur dire : « reste ». Dans ce cas particulier, nous comprendrons après-coup que c'est le père du futur qui s'est envoyé ce message dans le passé. Voyant que sa mission est un fiasco, il tente de se dissuader lui-même de partir, puisqu'il pense savoir, après-coup qu'il ne reviendra pas. C'est une vérification de la maxime : de l'inconscient, le sujet reçoit son propre message sous une forme inversée. L'inversion ici, c'est la tendance incestueuse insue de lui qui lui dit « reste » au nom d'un amour paternel pur et conscient, à la place de la tendance aventureuse et généreuse qui lui dit « part », cette fois en respect de la loi.

L'amour est toujours réciproque, et c'est ainsi que Murphy reprend cette parole du père à son propre compte, lui hurlant « reste » d'aussi fort qu'elle peut, au nom de son propre amour excessif. On comprend en effet qu'elle a reporté sur le père tout l'amour qu'elle avait pour sa mère, disparue trop tôt.

C'est ainsi que le père va se retrouver suspendu en apesanteur dans ce lieu à la Escher, sens dessus dessous, où les rayonnages des livres tapissent les murs, le plancher et le plafond, dans une suite de « chambres de Murphy » reflétées à l'infini comme par des miroirs se faisant face, droite et gauche, haut et bas, devant et derrière. Une fois transgressées les lois de l'espace-temps on n'a plus de repère, même plus dans les trois dimensions de l'espace. Et le savoir (les livres), qui a l'air partout, n'en peut mais. C'est un univers qu'il m'a semblé percevoir chez certains dits-autistes avec lesquels j'ai longuement travaillé. Ils ne distinguent même pas ce qui est dedans de ce qui est dehors, ce qui n'est que l'exacerbation de ce qui se passe chez tout un chacun, lorsque nous reprenons la parole d'un parent ou d'un maître faisant un dedans de ce qui était un dehors : comme la parole « reste » venue du père et reprise par la fille. Encore que dans ce dernier cas, il soit possible de faire une nuance entre l'identification et l'indistinction.

Dans cet espace-non-espace, il garde pour seul point de repère : l'amour pour sa fille qu'il aperçoit entre les livres. Comme si Œdipe pouvait percevoir sa mère derrière le savoir qui lui permet de triompher de la sphinge. Comment est-il parvenu-là ? En se servant néanmoins de la loi, la loi de la gravitation : il s'est laissé aller à longer l'orbite limite du trou noir afin de se donner la vitesse nécessaire. Et pour s'en sortir, c'est-à-dire, en fait, pour permettre à sa compagne de voyage de s'en sortir, il se largue lui-même dans une navette, afin de donner au vaisseau principal l'allégement nécessaire. On sent, qu'en effet, il a tout largué, de l'espoir de revoir sa fille et de la perspective de vivre

encore. Dans un sens, il a accepté la castration et la mortalité. C'est ce qui lui permet de « comprendre » la boucle temporelle qui n'est rien d'autre que son désir incestueux. Comme en analyse, explorer le fantasme, ça ne veut pas dire le réaliser.

A partir de là, j'interprète facilement comme un rêve le reste des péripéties spatiales de Cooper. D'ailleurs le film commence lorsqu'il rêve du crash d'une navette spatiale qu'il pilote. A cet instant, nous sommes comme lui. Nous croyons qu'il rêve du passé, puisqu'il a été pilote à la NASA, alors qu'il rêve du futur, comme nous le comprendrons à la fin. En termes onirique, ça veut tout simplement dire qu'en rêve, il réalise un désir, ce qui est poser un hypothétique futur dans le présent. Désir de crash ? Oui, lorsqu'une des tendances est le surmoi interdicteur qui veut punir par avance le héros transgresseur. Quand on va dans le sens de l'inceste, on a toutes les chances de se planter. Ça, un rêve peut le mettre en scène de cette façon là.

Plus loin... se posant sur l'une des planètes à explorer, dans une immensité recouverte de 50cm d'eau, les astronautes se rendent compte soudain que les montagnes qu'ils aperçoivent au loin se rapprochent. Ce ne sont pas des montagnes, mais des vagues d'une immensité redoutable. J'ai tellement rêvé moi-même de telles vagues que ça ne fait aucun doute : il s'agit de la mère, dans ce qu'elle a d'envahissant, d'étouffant, de transgressif elle-même. Certes, si elle n'aime pas son enfant, ça ne marche pas du tout. Mais si elle l'aime trop, c'est une catastrophe à la mesure d'un tsunami. Cooper est confronté là, j'imagine, soit à ce qu'il a subi lui-même et qu'il transmet comme tel à sa fille, soit à son propre désir qu'il perçoit comme catastrophique, en une variante du rêve de crash.

Le trou de ver lui-même, et le trou noir qu'il affronte dans l'autre galaxie, ne sont dès lors que des variantes du sexe maternel. Passer à travers, c'est aussi accéder à un autre espace-temps, c'est remonter à la période fœtale, puis renaître. C'est en se précipitant volontairement dans le trou noir, alors que sa situation semble désespérée, que Cooper, s'extrayant de son vaisseau en perdition, aboutit à l'espace à n dimension « chambre de Murphy ». Celle-ci trouve l'accomplissement de la loi qui porte son nom : lorsqu'on croit à un fantasme de catastrophe il y a des chances que l'on s'arrange pour qu'elle arrive. Il a tellement cru à une union avec sa fille, par la métaphore de sa chambre, que c'est là où son rêve le fait parvenir.

C'est de là qu'il envoie le fameux message « reste », mais aussi ... des informations sur les lois de la relativité, qu'il pense avoir découvertes par son expérience de traversée du trou noir. Pour moi, l'essentiel de ce qu'il a découvert, comme un sujet en analyse, c'est qu'il était l'auteur insu de son propre message d'abord attribué à une entité extra terrestre. Et en effet, s'il toque à la porte du passé qui sera son futur (son passé, c'est sa fille enfant, son futur c'est elle lorsqu'il sera mort), c'est essentiellement cela qu'il a à transmettre. Et c'est un message de taille : il n'y a d'extra-terrestres que dans le fantasme, de dieu que lorsque, devant une situation apparemment désespérée, on se tourne vers une entité transcendante, comme lorsque, étant petit, notre faiblesse nous tournait vers les parents pour solliciter une aide légitime. Cette attitude reste encore profondément gravée en nous dans cette bibliothèque secrète que nous appelons l'inconscient. Le langage courant la traduit volontiers par l'expression : « c'est pas moi, c'est l'autre ».

Bref, la traversée du trou noir aura été la traversée du fantasme.

Dans le film, ces informations capitales sont traduites en morse par le tressautement de l'aiguille des secondes d'une montre qu'il lui a offerte avant de partir. Merveilleux moyen d'écriture qui utilise le temps lui-même pour renseigner sur l'espace-temps ! Cela permet à la fille, devenue chercheur en astrophysique, de

comprendre le point sur lequel elle et ses prédécesseurs butaient depuis des années. Il y avait un trou noir dans le savoir, il le comble. Traduction : en s'engouffrant dans le trou noir de la mère, il le comble, son corps comme phallus d'icelle. Et il donne à sa fille le phallus nécessaire à combler son propre trou noir. Ça permet à la fille de donner les moyens à la Nasa d'envisager autrement les voyages intersidéraux et le passage dans les trous de ver. Euréka ! Du coup, père et fille sont sauvés, et on récupère le corps flottant du père vers Saturne, à l'orée du trou de ver, une centaine d'années plus tard, alors qu'il a toujours, lui-même, quarante ans. On le récupère comme un bébé qui vient de naître, et Il a juste le temps d'un entretien avec sa fille, devenue grand-mère à l'article de la mort. Ce qui délivre, pour nous, le dernier message : à travers sa fille, c'est sa mère qu'il cherchait à retrouver, mais... sa mère en tant que sa femme disparue. Tel Œdipe aveugle s'appuyant sur sa fille Antigone après s'être rendu compte que sa femme était sa mère.

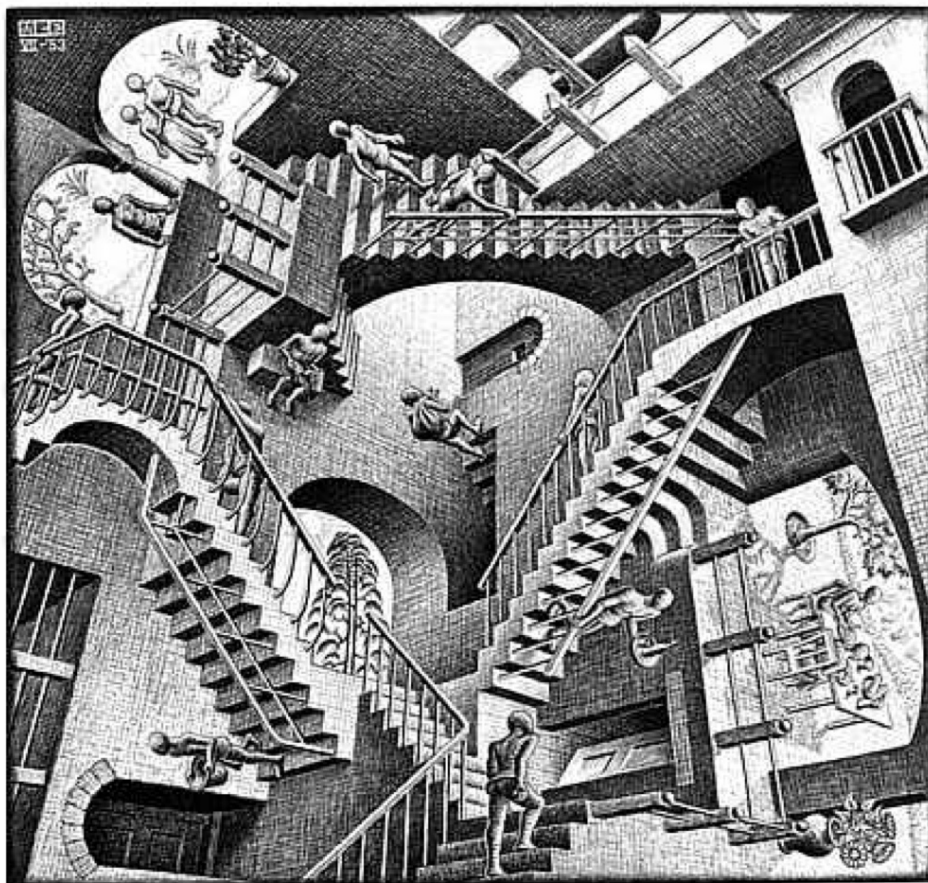
Annexe topologique

L'explication du trou de ver mérite qu'on s'y attarde. La feuille de papier est un espace à deux dimensions. La distance entre un point A sur un bord et un point B sur l'autre bord peut être ramenée à zéro par pliage de la feuille, ce qui suppose un passage dans la troisième dimension. Et si A et B, comme bord de trou, sont des cercles ? Eh bien, un cercle qui passe dans la troisième dimension, c'est une sphère. C'est pourquoi le trou noir apparaît aux astronautes comme une sphère. C'est un peu rapide, mais admettons. J'ai dit que la chambre de Murphy finale avait des aspects d'espace à la Escher. Ce dernier obtient ses effets étranges en jouant justement sur le nombre de dimensions. Dans « cascade » :

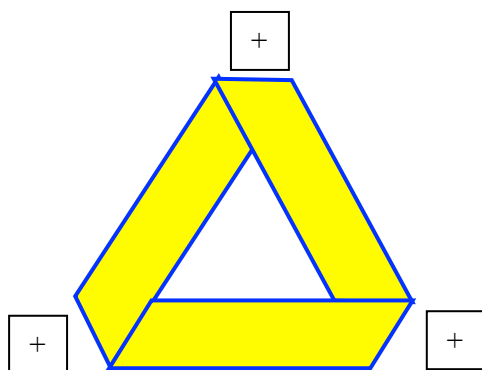


L'eau du bassin, en bas, semble remonter pour, d'en haut, alimenter le moulin. C'est un trou de ver : Escher a utilisé la fiction de la troisième dimension comme canal pour son eau. Dans la perspective en effet, une ligne qui resterait au même niveau horizontal dans la réalité « monte » vers le point de fuite, donnant l'illusion de profondeur. Avec ça, on comprend un peu mieux le « trou de ver » comme passage dans une dimension supplémentaire.

Dans « Relativité », du même Escher, nous sommes un peu dans la chambre de Murphy :



...ce qui est en haut est aussi en bas, ce qui est dessus est aussi dessous. Ce n'est pas autre chose qu'un développement « réaliste » de la bande de Moebius homogène qui se présente ainsi :



Dans la feuille de papier, il n'y a que deux dimensions. Une bande de Moebius est une bande de papier tordue faisant rejoindre une face à l'autre, comme dans l'exemple des astronautes. Cette jointure n'est pas faite simplement, comme on l'imagine d'un cylindre, mais moyennant une torsion, ce qui en occasionne deux autres (ces deux autres sont celles présentes déjà sur le cylindre).

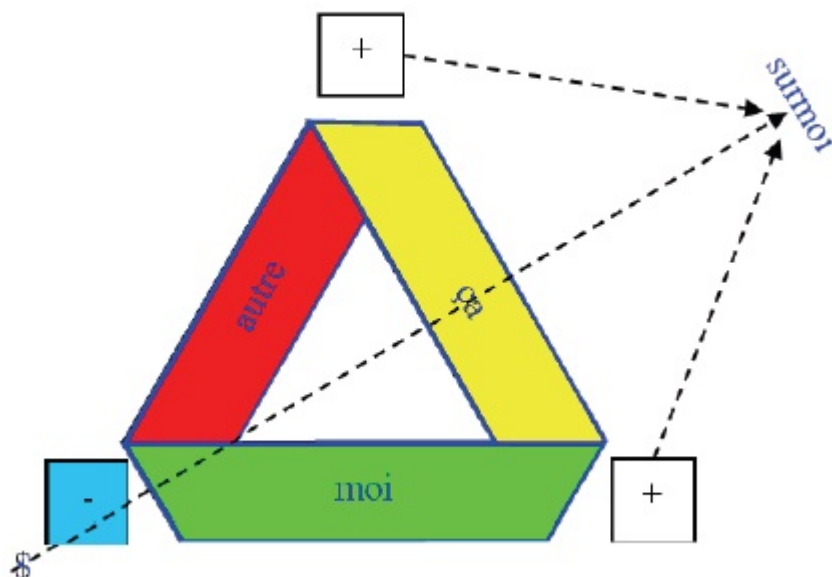
Cette représentation d'une bande de Moebius, en tant que représentation, n'a que deux dimensions. Cependant on lit très bien, du fait de l'écriture, que certains bouts de surface sont dessus, et d'autres dessous. Une troisième dimension virtuelle, qui ne doit rien à la perspective, s'est invitée dans le papier. De ce fait, chacune des trois zones délimitées par les torsions peut se lire à la fois dessus et dessous : au-dessous de la précédente, au-dessus de la suivante. Cette surface dans sa totalité présente donc les caractéristiques d'un bord. Si vous y réfléchissez, vous remarquerez que le bord d'une feuille de papier est aussi bien dessus que dessous, et qu'il n'a qu'une dimension. Donc notre bande de Moebius, selon le point de vue, est à la fois à une, deux ou trois dimensions.

Ça fait de quoi se balader dans l'espace-temps, sans avoir besoin d'un trou noir. Comme dans le dessin d'Escher, imaginez vous sur l'une des zones : vous regardez d'un côté, vous êtes dessus. Sans bouger, vous regardez de l'autre, vous êtes dessous. D'une torsion de tête, en un clin d'œil vous avez parcouru toute la longueur de la bande.

Du point de vue de l'astrophysique, on peut s'exclamer : quel merveilleux moyen de se déplacer entre les étoiles ! Mais de notre point de vue humain sur terre, c'est une désorientation totale qui peut amener certaines personnes à avoir des vertiges, voire à ne plus savoir où elles sont dans la ville, au point de ne plus retrouver le chemin de la maison. Ce sont des personnes pour lesquelles les repères temporels des générations et les limites spatiales entre les corps n'ont pas été posées bien clairement.

C'est un peu la logique du rêve dans laquelle les parents morts peuvent être présents dans le même lieu que les petits enfants qui ne les ont pas connus, comme dans le rêve que j'ai raconté dans mon essai sur le Népal (http://une-psychanalyse.com/Nepal_mythologies.pdf). Dans le même écrit, j'avais raconté l'histoire de « Vishnou jaloux », dans laquelle le dieu-père se transformait en nain pour coincer le roi-Père qui menaçait de prendre sa place. Et, de nain, il se transformait en géant, bouleversant ainsi les repères spatiaux et générationnels puisque, entre nain et géant se joue la même problématique qu'entre enfant et parent.

Et c'est ainsi que Cooper, quarante ans, assiste à l'agonie de sa fille âgée de quelques cent ans.



La bande de Moebius hétérogène (ses torsions ne sont pas toutes du même sens), ci-dessus, permet de faire la part des choses. Elle tient compte à la fois du fantasme dessus et dessous (ça, zone jaune) et de la réalité qui sépare nettement le dessus (vert) et les dessous (rouge). C'est ce qui permet aussi de ne pas faire la confusion entre moi et l'autre. La même écriture vaudrait si l'on écrivait « passé » sur le vert, et « futur » sur le rouge : un trou de ver qui passe par le jaune de la confusion des générations.